



BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ
DE
VÉNERIE

21, Rue de Clichy, PARIS-IX^e. — N° 6. AVRIL 1956

Comment chassait « La Vénerie » aux XVII^e et XVIII^e siècles?

(par le COMTE DES NITUMIÈRES)

Suite et fin

CERFS ESTROPIÉS OU CHÉTIFS

Les cerfs chassés par la Vénerie du Roi n'étaient pas tous vigoureux et aptes à tenir longtemps devant les chiens. On est même surpris du nombre d'animaux mutilés ou étiques : de 1768 à 1774 par exemple on voit prendre soit par « La Vénerie » (c'est-à-dire la Grande Meute) soit par la petite meute une vingtaine d'animaux peu dignes d'être donnés aux chiens :

— 16 février 1768, Saint-Germain : attaqué 2 cerfs à leur seconde tête pris tous deux en même temps, l'un avait une jambe de derrière coupée (et l'autre ne courait guère plus vite je pense).

— Le 2 avril, Versailles, Côtes de Giffe : dix-cors estropié.

— 1769, 4 novembre, Fontainebleau : seconde tête estropiée prise par des cavaliers dans la plaine du Rosoir.

— 1770, 19 janvier, Saint-Germain : 4^e tête boiteux.

— 1770, 7 mars, Saint-Germain : Daguet étique pris par un chien.

— 22 juin, Forêt de Saint-Léger : dix-cors, cuisse cassée d'une balle de la nuit précédente.

— 20 octobre, Fontainebleau : prise de deux dix-cors; l'un ayant une jambe cassée, l'autre blessé à l'épaule où il avait un abcès.

— 7 novembre, Fontainebleau : dix-cors estropié.

— 1770, 5 mars, Saint-Germain : prise de deux daguets étiques.

— 15 mars, Versailles : daguet étique pris par deux chiens.

— 31 octobre, Fontainebleau : dix-cors, jambe cassée pris par six chiens.

— 5 novembre, Fontainebleau : dix-cors estropié.

— 19 novembre, Fontainebleau : dix-cors estropié pris par des chiens séparés.

— 26 novembre, Versailles : dix-cors jeunement malade porté par terre par 4 chiens.

— 1771 : 7 janvier, Saint-Germain : seconde tête cuisse cassée pris par six chiens.

— 18 juin, Saint Léger : prise d'un dix-cors qui avait un calus à la jambe droite de devant.

— 16 octobre, Fontainebleau : gros cerf estropié pris en attaquant.

— 1772 : 6 mai, Rambouillet : 4^e tête, boiteux.

— 1^{er} mars, Saint-Germain : dix-cors pris « la minute d'après », il était étique. D'où l'on conclut que malgré les lois sévères qui protégeaient la chasse, les braconniers ne se gênaient guère pour envoyer une balle à un cerf, et que les paysans de jadis étaient aussi dégourdis que ceux du xx^e siècle...

On en conclut aussi que les cerfs « étiques » étaient une spécialité des forêts de Saint-Germain et de Versailles, où la trop grande quantité d'animaux réunis sur un petit espace contribuait sans aucun doute à affaiblir la race.

Pour en finir avec Louis XV, voici le tableau récapitulatif des chasses de cerfs de l'année 1749 prises au hasard :

Environs de Versailles :	18 chasses,	30 pris	
Fontainebleau :	9 —	21 —	
Saint-Germain :	12 —	18 —	
Compiègne :	9 —	15 —	
Rambouillet :	9 —	9 —	1 manqué
Sénart :	5 —	9 —	
Alluets :	4 —	4 —	
Verrières :	1 —	2 —	
Trappes :	1 —	1 —	
Villiers :	1 —		1 manqué
Dreux :	2 —	1 —	1 manqué
	<hr/> 71 —	<hr/> 110	<hr/> 3 —

Pris : 59 dix-cors ; 8 dix-cors jeunement ; 10 4^e tête ; 11 3^e tête ; 20 seconde tête ; 2 daguets.

Ceci pour la Petite Meute ; pour la grande Meute peu de différence : 71 chasses, 112 pris, 5 manqués.

Enfin, bien que nous soyons toujours au chapitre cerf, il est intéressant de dresser le calendrier de toutes les chasses (cerf, sanglier, chevreuil, daim) pour se rendre compte de l'activité de la Venerie du Roi.

Je me contente de le faire pour les mois de juin et de décembre 1749.

JUIN 1749

Lundi 2	Petite Meute	Saint-Léger	} 1 ^{re} semaine, 5 jours de chasse (L., ma., me., v., sam.)
—	Vautrait	Bois des Alluets	
Mardi 3	Daim	Fausse repose	
Mercredi 4	Grande Meute	Rambouillet	
Vendredi 6	D.	Coteaux de Jouy	
Samedi 7	P. M.	Saint-Léger	} 2 ^e semaine, 4 jours de chasse (L., me., sam. dim.)
—	Vautrait	Alluets	
Lundi 9	G. M.	Rambouillet	
Mercredi 11	P. M.	Saint-Léger	
—	Vautrait	Alluets	
—	D.	Au puits d'encre	} 3 ^e semaine, 3 jours de chasse (L., mer., sam.)
Samedi 14	G. M.	Rambouillet	
Dimanche 15	D.	Saint-Germain	
Lundi 16	Vautrait	Alluets	
—	P. M.	Saint-Léger	
Mercredi 18	G. M.	Rambouillet	} 4 ^e semaine, 4 jours de chasse (L., me., v., sam.)
Samedi 21	P. M.	Saint-Léger	
—	D.	Fausse repose	
Lundi 23	G. M.	Rambouillet	
Mercredi 25	P. M.	Saint-Léger	
Vendredi 27	G. M.	Rambouillet	}
—	D.	Fausse repose	
Samedi 28	Vautrait	Compiègne	

Bref, 16 jours de chasse :

23 découpler : G. M..... 6 Daim..... 6
P. M..... 6 Vautrait ... 5

Cerf : 2 meutes : Rambouillet.

Daim : Environs de Versailles. — Saint-Germain.

Sanglier : Bois des Alluets.

CHASSES DÉCEMBRE 1749

Lundi 1	Vautrait	Buisson des Alluets	} 1 ^{re} semaine, 5 jours de chasse (L., ma., me., v., sam.)
—	G. M.	Versailles	
Mardi 2	P. M.	Saint-Germain	
—	Daim	Saint-Germain	
Mercredi 3	Chevreuil	Parc de Marly	
Vendredi 5	G. M.	V.	}
—	V.	Bois des Alluets	
Samedi 6	P. M.	Saint-Germain	
—	D.	Saint-Germain	
—	Ch.	Marly	

Mardi 9	G. M.	V.	} 2 ^e semaine, 3 jours de chasse (ma., j., sam.)
—	V.	Bois des Alluets	
Jeudi 11	P. M.	Saint-Germain	
Samedi 13	G. M.	V.	
—	D.	Saint-Germain	} 3 ^e semaine, 5 jours de chasse (L., me., j., v., sam.)
—	V.	Bois des Alluets	
Lundi 15	P. M.	V.	
—	Ch.	Marly	
Mercredi 15	V.	Bois des Alluets	} 4 ^e semaine, 4 jours de chasse (L., ma., v., sam.)
Jeudi 18	D.	Saint-Germain	
—	Ch.	Marly	
Vendredi 19	G. M.	V.	
Samedi 20	P. M.	V.	} 5 ^e semaine, 3 jours de chasse (L., ma., me.)
Lundi 22	D.	Saint-Germain	
—	Ch.	Marly	
Mardi 23	G. M.	V.	
Vendredi 26	D.	Saint-Germain	} 3 ^e semaine, 3 jours de chasse (L., ma., me.)
Samedi 27	Ch.	Marly	
—	V.	Bois des Alluets	
—	P. M.	V.	
Lundi 29	G. M.	V.	} 3 ^e semaine, 3 jours de chasse (L., ma., me.)
Mardi 30	D.	Saint-Germain	
Mercredi 31	P. M.	V.	
—	Ch.		

Bref : 20 jours de chasse.

34 découpler : G. M	7
P. M.	7
Vt	6
Ch	7
D.	7

Cerf : 2 meutes : Versailles et Saint-Germain.

Sanglier : Buisson des Alluets.

Chevreuil : Parc de Marly.

Daim : Saint-Germain.

Les dimanches et jours de fêtes on ne chasse pas.

Voyons maintenant comment chassaient les Princes : le 1^{er} octobre 1718 « M. le Duc » (Prince de Condé) chasse en Halatte à l'occasion du séjour fait à Chantilly par M^{me} la Duchesse de Berri : le cerf est pris après cinq heures de chasse.

Le 15 juin 1723, le Prince de Conti découple au bois de Boulogne :

le cerf est pris après quatre heures et demie de chasse (grosse chaleur).

Le livre des chasses du Prince de Condé rédigé par Toudouze de 1748 à 1785 donne le compte rendu de 2.500 découplers à Chantilly, environ, mais il indique la durée de 76 chasses seulement qui varie entre huit heures et une demi-heure; on peut en déduire les moyennes suivantes :

Les cerfs sont pris après trois heures de chasse : moyenne d'hiver (du 1^{er} octobre au 31 mars) : deux heures et demie; moyenne d'été (du 1^{er} avril au 30 septembre) : trois heures et demie.

Daims : moyenne : deux heures et demie (hivers : deux heures; été : deux heures quarante-cinq).

La chasse la plus longue dure huit heures : dix-cors pris le 25 mai. Pris après sept heures de chasse : dix-cors jeunement 2 juillet. Dix-cors jeunement 9 juillet. Dix-cors 18 juillet, etc... Mais quand l'équipage prend 3 cerfs successivement, cette moyenne de trois heures doit s'abaisser singulièrement.

Le 4 juillet 1778, le Prince fait attaquer à Nanteuil une 3^e tête à 2 heures de l'après-midi; les chiens n'ayant pu chasser à cause de la grande chaleur, l'on a rattrapé à 9 heures du soir le même cerf qui a été pris après deux heures de chasse.

Les fils du Duc du Maine, le Prince de Dombes et le Comte d'Eu, sont des veneurs fanatiques, nous connaissons leurs prouesses de 1722 à 1740. En dehors de leur terrain de chasse Sceaux, Bondy, Anet, le Roi les autorise à découpler à Fontainebleau, Saint-Germain, Rambouillet, etc...

Le 6 février 1729, à Clichy, M. le Prince de Dombes (29 ans) a laissé courre un cerf à sa 3^e tête dans le bois de Neuilly; on a arrêté comme il allait en Brie parce que M. le Prince de Dombes, M. le Comte d'Eu et Thomas ont pensé se noyer dans la Marne qu'ils traversent à la suite du cerf, proche le moulin de Chelles, dont le meunier leur a sauvé la vie.

De 1722 à 1740 le Prince de Dombes donne 284 brisées, son frère 241...

Au tour maintenant des gentilshommes campagnards :

Le Verrier de la Comterie passe pour un des meilleurs veneurs de Normandie; se souciant peu des chiens blancs, il chasse avec des normands dont il fait grand cas.

Louis XVI. De la Venerie de Louis XVI, peu de chose à dire; il garde sa Grande Meute et met la petite dans la voie du chevreuil. Il chasse avec les mêmes principes que son grand-père et fusille comme lui les chevreuils sans scrupules. Bon cavalier, marchant fort malgré son embonpoint, il aime courre le cerf.

II

Courre du chevreuil

Noirmont aurait dû nous renseigner sur le courre du chevreuil, étant le seul qui l'ait étudié à travers les âges, il le fait sans précision. Aidons-le :

Le Roy Modus et Gaston Phoebus (xiv^e siècle). Du Fouilloux (xvi^e siècle) sont d'accord :

« On jetait des *levriers* au chevreuil dès qu'on le pouvait parce que l'on croyait les meilleurs chiens incapables de garder le change et de forcer l'animal ». Donc ici, pas question de Vénérerie.

« Henri IV le premier remet en honneur (?) la chasse à force du Chevreuil » : sa meute (premier équipage de chevreuil qu'on voit figurer dans la Vénérerie Royale) est commandée par le Mis de Vitry. Ligniville en dit des merveilles.

Maricourt (1627) a en Beauvaisis une meute de chevreuil. Il crée le bâtard anglais, il force en 3, 4, 5 heures, il a couru des



animaux qui ont duré 12 heures. Il recommande pour mettre, les chiens en curée de faire tuer quelques animaux à l'arquebuse mais quand les chiens en ont mangé 5 ou 6 il ne faut plus jamais tirer « car il y va de l'honneur des chasseurs ». « Les chiens bien exercés, écrit-il, se dressent fort bien à garder le change; dans ma meute qui comprend de 35 à 40 chiens plus d'une douzaine gardent bien le change, et j'en ai vu aussi de plusieurs autres meutes. Il préconise l'attaque à 6 heures du matin par les grandes chaleurs, à 8 heures en hiver, à 9 ou 10 heures le reste de l'année.

Nous sommes sous le règne de Louis XIII. La meute royale est sous les ordres de Mr. de Saint-Ravy, veneur renommé. « Les 50 chiens de l'équipage forcent 4 chevreuils en 8 jours à Fontainebleau en 1 heure et demie, 2 heures et demie, 3 heures »... écrit Saint-Ravy à Ligniville, le 15 mars 1636. « L'un de ces chevreuils mené si vite que nous n'en avons sauvé qu'une épaule ». Le Mis de Souvray qui a chassé avec Saint-Ravy confirme ses dires. Il a vu l'équipage chasser indifféremment cerf, daim, chevreuil, (ces derniers durant quelquefois 6 et 7 heures). Saint-Ravy en guise de relais garde 6 ou 8 vieux chiens pour suivre la chasse, et les fait donner lorsque le chevreuil est un peu échauffé, au bout d'une heure de chasse.

Là s'arrêtent, semble-t-il, les exploits des meutes royales : elles ne devaient jamais plus les renouveler sous les règnes suivants :

Louis XIV possède un équipage de chevreuil dont le courre ne l'intéresse pas, il assiste cependant à une chasse des fameux « sans quartier » du Comte de Toulouse le 10 juillet 1700 à Marly : cette meute, comme nous l'avons vu, a pris successivement : 1 chevreuil et 1 daim.

2 octobre 1699. — Fontainebleau : « Le Roi dans sa petite calèche, avec Madame la Duchesse de Bourgogne court le chevreuil avec les sans quartier du Comte de Toulouse » (avec ou sans succès?).

19 octobre. — Fontainebleau : Monseigneur courut le chevreuil avec les chiens de Mr. le Duc du Maine (même question indiscrète?). Le duc de Verneuil chasse le chevreuil brillamment? D'après Sélincourt (1683) : les chevreuils durent au moins 5 heures. Les chiens blancs étant réservés pour la chasse du cerf, les chiens de race commune sont admis à courre le chevreuil « les chiens gris » le chassent volontiers.

Sous Louis XV et sous Louis XVI le courre du chevreuil est inexistant dans la Vénérerie Royale : le fusil joue le principal rôle

et dans les tableaux annuels récapitulatifs des chasses on voit figurer 3 rubriques : *forcés, tués, manqués*. Au hasard, je relève du 5 novembre 1749 au 31 décembre 1750 :

Forcés : 31. — Tués : 28 par le Roi ou par les gardes. — Manqués : 25.

Le 28 novembre. — chevrette manquée de 2 coups de fusil.

Le 12 janvier. — chevrette manquée après 3 heures de chasse.

26 janvier. — Brocard pris dans les toiles (!).

24 août. — 1 chevrette et son faon (!) sont tués par Mr. Ducambard d'un coup de fusil après une heure de chasse.

15 octobre. — 1 chevrette blessée par le Roi est prise par les chiens.

C'est ainsi sans doute que devaient finir la plupart des chevreuils forcés.

Le Prince de Condé à Chantilly ne possède pas d'équipage de chevreuil; il courre cerf, daim, sanglier de 1740 à 1789 avec son fils, le Duc de Bourbon, veneur encore plus passionné que lui.

Cependant, le célèbre chasseur normand, Le Verrier de la Comterie (1718-1783) décrit le courre du chevreuil comme une chose toute naturelle : il prend normalement. Il divise son équipage de 36 chiens en meute (20 chiens) et 2 relais de 8 : vieille meute et 6 chiens.

Il prône uniquement le chien normand : race blanche et pure; il critique les chiens vites et les bâtards anglais « dont la province est remplie ». Bref, le Roi s'amuse, le Prince fuit la difficulté, le gentilhomme campagnard seul chasse.

Louis XVI ne fait pas mieux que son grand-père.

Noirmont fait le silence sur toutes ces fusillades.

Sortons un instant de notre sujet pour constater que sous la Restauration, le Duc de Bourbon possède un équipage de chevreuil (outre l'équipage du cerf et le vautrait) mais comme il considère le chevreuil comme presque impossible à forcer, il imite la Venerie Royale de l'ancien régime : en 1821 : 64 chasses de chevreuil : Tués 45. — Pris : 37. — Manqués : 35.

Le 28 décembre : on tue 2 brocards et 1 chevrette! « Le chevreuil est difficile à forcer, écrit Joseph La Vallée en 1859. Le chasseur qui veut assurer la Curée découple le quatrième relais qui est un bon coup de fusil... Mr. Le Duc de Bourbon n'y manquait jamais... »

Résumons : aux *xiv^e, xv^e, xvi^e* siècles : pas de courre sérieux de chevreuil.

Louis XIII a une meute certainement excellente : Chabot lui-même le reconnaît; à la même époque Maricourt force et il n'est pas le seul.

Sous Louis XIV, dont on ne peut prendre l'équipage au sérieux, il faut cependant noter le Comte de Toulouse; sous Louis XV, Le Verrier sauve l'honneur.

La Révolution détruit les meutes, et c'est incontestablement vers 1860 que le courre du chevreuil se relève pour atteindre la perfection à la fin du XIX^e siècle avec les bâtards poitevins et saintongeais, mais il ne faut pas affirmer qu'avant 1860 le chevreuil n'a jamais été forcé.

Telle est mon opinion. Elle se trouve confirmée en 1909 à la suite d'une discussion entre veneurs rapportée par le Nemrod dont je viens seulement d'avoir connaissance après avoir tiré ma conclusion ci-dessus.

Les veneurs de la fin du XIX^e siècle croyaient de bonne foi que jamais chevreuil n'avait été forcé avant 1850.

Le Comte de Chabot écrit en 1879 : « On peut affirmer que le courre du chevreuil est en France d'origine assez récente... Les veneurs de notre époque considèrent comme très normal de forcer régulièrement le chevreuil tandis qu'il y a 50 ans (vers 1864) des vieux maîtres d'équipage soutenaient que *jamais* chevreuil n'avait été loyalement forcé... »

Mr. de Pont Saint-Pierre est du même avis : « De 1840 à 1850, les quatre frères de Danne les premiers, forcent régulièrement le chevreuil chassé jusqu'ici au fusil et forcé exceptionnellement. »

Le Marquis de Charnacé approuve : « MM. de Danne, Puységur et autres déclaraient les chiens français de jadis impropres à forcer le chevreuil régulièrement. »

Tout le monde semblait à peu près d'accord lorsque, dans le n^o de janvier 1909 du Nemrod paraissait un article signé « un liseur » affirmant que le chevreuil avait été parfaitement forcé en France au XVII^e siècle, puisque le fait était certifié par le célèbre veneur Comte Jean de Ligniville dans « Meutes et Véneries » paru en 1655.

Rappelons que Saint-Ravy écrit à Ligniville le 15 mars 1636 de Fontainebleau :

« Je commençai à recourir *lundi* dernier et pris un chevreuil en 1 heure et demie. Le *mercredy* suivant un autre chevreuil dura près de 3 heures, le *jeudy* suivant un chevreuil pris en 2 heures et demie, aujourd'hui *samedy* un vieux chevreuil en 1 heure et demie. »

Cette déclaration... imprudente du « liseur » déchaîne l'orage... : le Marquis de Charnacé refuse d'admettre l'exploit de Saint-Ravy : « Les chevreuils de Fontainebleau sont aujourd'hui petits et chétifs... » Un ami lui affirme qu'ils ne tiendraient pas 20 minu-

tes devant ses chiens (meute Charnacé) donc ils devaient être petits et chétifs en 1636 (!) et Saint-Ravy n'avait aucun mérite à les prendre... Charnacé ajoute qu'il est impossible de prendre 4 chevreuils en une semaine et défie les meilleurs veneurs de son époque de le faire (cependant Chabot avait forcé 4 chevreuils en 5 jours fin de mars 1873!... et Donatiën Levesque raconte un pari fait par mon oncle René des Nétumières que l'équipage de Langle prendrait 6 chevreuils en 3 chasses et en une semaine : « le 6^e chevreuil a été manqué mais les 5 premiers ont été pris »).

Le Marquis de Broc s'indigne : « chasse au chevreuil inventée au xix^e siècle? Non, elle était en honneur aux xvii^e et xviii^e siècles autant qu'au xix^e et au xx^e!... Comme preuve il exhibe un « permis de chasse à forcer le chevreuil » accordé à un de ses ancêtres en 1739 et renouvelé en 1775... Mais il oublie de nous dire si l'ancêtre en question a réellement forcé des chevreuils...

Cependant « un liseur » tient bon et défend Saint-Ravy.

Le Mis de Mauléon soutient le « liseur » et dit qu'il doit exister en France un ou plusieurs équipages capables de prendre régulièrement 4 chevreuils en une semaine... Levesque le ferait bien.

Le Comte de Chabot intervient... après lecture de Ligniville il s'incline et considère le débat comme clos : « Un relais de 3 ou 4 chiens surs de change assure souvent le succès final. »

Un veneur lui répond : « Faute d'avoir lu les auteurs, la génération précédant la mienne croyait que MM. de Danne et de la Besge avaient inventé le croisement anglais... Je veux bien croire que nos anciens en savaient plus long que nous, mais il m'en faudrait la preuve... Je consulterai Noirmont et autres dès mon retour à Paris... Jusque là je doute...

Chabot a continué son enquête. Il lit aussi Maricourt (1627) et La Ferrière : les grandes chasses au xvi^e siècle : Henry de Montmorency-Damville avait d'excellents chiens de chevreuil et prenait dans des forêts où personne n'avait réussi avant lui...

Le vieux Marquis de Charnacé (84 ans) qui allait mourir peu de temps après s'incline devant les preuves fournies par son fidèle ami de Chabot : « Vous apportez des faits... Bravo. Preuve est faite par vous que, au xvii^e siècle, l'on forçait le chevreuil et que l'on croisait les chiens français et anglais; je l'ignorais... »

Cette même erreur nous la trouvons dans l'Historique de la Vénérerie française depuis 1800 par le Baron de F... Il écrit en 1913 n'ayant sans doute pas lu le Nemrod de l'année 1909 à propos des 4 frères de Danne : « Cet équipage fut un des premiers qui força régulièrement le chevreuil; ce fut aussi un des plus fameux. » (Le Vicomte de Montsaulnin acheteur de cet excellent équipage

à la mort de Paul de Danne son dernier chef, continua la tradition).

La cause est jugée... l'incident est clos...

III

Chasse au sanglier

La Vénérerie Royale ne mettait pas son point d'honneur à « forcer » le sanglier. « Même du temps de Louis XIV (!) écrit Clamart, on chassait rarement le sanglier à forcer... »; au premier ferme, quelquefois à la bauge, si le sanglier était abordable il finissait d'un coup de fusil de la main du Roi ou des Princes que ce sport amusait. Sinon on le laissait courir, on le prenait ou on le manquait.

Sous la Restauration, le duc de Bourbon chasse dans les mêmes principes. Depuis, je pense que les équipages forçant correctement étaient rares.

Jadis, le souci de ménager les chiens n'existait pas et la casse était grande malgré l'emploi des dogues et des lévriers habiles à coiffer l'animal sur ses fins.

Aujourd'hui, quand le souci de ménager les chiens en attaquant de préférence des bêtes de compagnie inoffensives ne domine pas, quand le maître d'équipage interdit l'emploi de la carabine la bataille est longue et dure.

« Tel sanglier, note Levesque, facile à servir à la carabine à midi n'est abordable au couteau qu'à 5 heures du soir... »

« Jadis (sous Louis XV), écrit Lenôtre, on élevait à la Petite Ecurie des sangliers pour habituer les chevaux du Vautrait royal à la vue et à l'odeur de ces animaux », souci de correction car certains chevaux manifestent une vive répulsion pour le sanglier et le spectacle d'un cavalier emballé par sa monture poursuivi par un ragot féroce est toujours un peu ridicule et doit être évité à tout prix dans une « Vénérerie » qui doit donner l'exemple.

En 1749, le vautrait royal comprenait : meute : 45 chiens, vieille meute : 20, 6 chiens : 20 lévriers et dogues : 7. L'état récapitulatif de l'année 1749 indique : chasses prises : 58; chasses manquées : 9; sangliers pris (!) : 93 dont : tués : 35; coiffés : 58 (où figurent 13 marçassins ou bêtes rousses).

De ceux qui ont été tués il y en a eu 29 de forcés.

Des sangliers pris, le Roy en a tué 4, le Prince de Turenne : 1 ; Jolly : 1 ; La retraite : 21 ; Castella : 8.

Chiens blessés : 106.

Tués ou morts de leurs blessures : 28.

Chevaux blessés : 3.

Voici quelques comptes rendus de ces chasses :

On attaque indifféremment sur des sangliers seuls (mâles de tout âge : ragots et au-dessus) ou sur des compagnies d'ou débandade des chiens et formation de plusieurs chasses :

« Le jeudi 2 janvier aux Alluets : l'assemblée à Ecquevilly Jolly et la retraite ont laissé courre une compagnie de beste à la vallée Martinet, les chiens emportèrent deux rousses de vitesse dans le quart d'heure, à qui on donna grâce. Dans le moment on ralia à une de deux ans, chassée une demi-heure, forcée aux costes de Bazemont, et tué par la Retraite. Le même jour Mousquetaire a laissé courre un ragot à la queue de Beul, chassé une heure et demie, manqué dans le change à Morainvillier... »

— Saint-Germain : dimanche 26 janvier, l'assemblée à la Croix-de-Saint-Simon, La Ferté de Verneuil ont laissé courre un sanglier venant à son tiéran, à l'Etoile de la Demande, chassé deux heures et demie, forcé au chêne Capitaine et coiffé par les dogues.

— Saint-Germain : le vendredi 28 février, l'assemblée au vau-trait, Castela et la Ravine ont laissé courre un sanglier venant à son tiéran, au palis d'Acher, chassé trois heures et arrêté aux Brulins.

— Saint-Germain : le lundi 14 avril, l'assemblée à la ferme du Pou : Castela, la Ravine et Verneuil ont laissé courre une laye venant à son tiéran aux Tailles D'Arblay, troquée (!) d'un sanglier venant à son tiéran à la Basse Forest, chassé en tout quatre heures trois quarts, forcé dans les fonds de Morainvillier et tué par la retraite.

— Les Alluets : le mercredi 28 mai, l'assemblée à Ecquevilly, la Ferté a laissé courre une compagnie de bestes au flanc Bertin les chiens ont tourné à un petit masle chassé quatre heures un quart et forcé à la basse forêt.

— Même forêt : le lundi 2 juin ; un ragot est manqué après cinq heures et demie de chasse.

— Compiègne : samedi 28 juin, Castela a laissé courre un ragot, tué dans le quart d'heure par la Retraite, après quoi attaque d'un sanglier à son tiéran chassé trois quart d'heure, forcé à la grande patte d'oie, tué par la Retraite.

Le même jour une compagnie de bestes est attaquée, les chiens tournent à une de deux ans, chassée une heure et forcée...

— Compiègne : le lundi 7 juillet devant le Roy : un sanglier à son cartan (*sic*) est chassé vingt-cinq minutes, forcé et tué par le Roy.

Dans le même moment les chiens attaquent une compagnie de bestes que Mousquetaire et Castela faisaient Raport et ont tourné à une venante à son tiéran, chassée une heure et demie forcée.

Le même jour la Ravine a laissé courre un sanglier à son tiéran, chassé trois quart d'heure et arrêté.

— Les Alluets : mercredi 27 août, 5 sangliers pris, attaque sur une compagnie au Marcheru, laie de deux ans chassée une heure et demie et forcée dans le village de Bouafle et tuée par la Retraite. Pendant cette chasse il débucha 1 laie à son tiéran qui fut prise par les lévriers et dogues sous le bois de la Prieuré. Les chiens attaquent un ragot chassé une heure et forcé dans les vignes.

On retourne fouler les Marcherus; les chiens attaquent un petit mâle chassé deux heures et forcé.

Pendant cette chasse il débucha un petit masle qui fût pris par les lévriers sous Bouafle.

— Fontainebleau : lundi 3 novembre, devant le Roy : l'assemblée à la Croix-Saint-Hérant au rapport : un ragot sous la futaye du même canton que le Roy tua à la Bauge.

Le même jour M. le marquis de Villeroy et Jolly ont laissé courre un sanglier bien à son tiéran et un ragot aux ventes de Bourbon : le Roy « tourna » au ragot, chassé une heure, forcé à la Croix-de-Guise, tué par Jolly.

Le gros des chiens a « tourné » au grand sanglier, chassé une heure, forcé au rocher Bouligny et tué par Castela. Il blessa 7 chiens dont Capitaine à qui « il coupa les reins sans remède ».

Le même jour La Queste et son fils ont laissé courre 1 sanglier à son tiéran, chassé deux heures un quart et arrêté aux gorges d'Apremont.

— Fontainebleau : le mardi 28 octobre, devant le Roy : un sanglier à son tiéran est forcé en une demi-heure et tué par la Retraite.

« Après quoi on fut recroisé les voyes d'un sanglier à son tiéran que le Roy avait vu entrer au Grand Palis; relancé aux ventes Nadon, chassé trois heures et demie et arrêté par la nuit au village de Vernoux-en-Brie. »

En décembre, moment du rut, on attaque uniquement sur des compagnies que les mâles ont ralliées?...

Bref sur 67 chasses, le Roi assiste à 8 seulement : 7 et 21 juillet, 4 août, Compiègne; 6, 14, 28 octobre, 3 et 13 novembre, Fontainebleau.

Passons maintenant à l'attaque, au découpler, à l'emploi des Relais en ce qui concerne principalement la chasse du cerf.

L'Attaque

« Sous Du Fouilloux (xvi^e siècle) et jusqu'à 1756 environ, écrit Raymond Thierry, on attaquait à trait de limier, il était normal que l'homme et le chien qui ont détourné un animal le matin viennent au rendez-vous achever leur tâche en faisant bondir le cerf annoncé.

Jadis, dans les forêts vives en animaux, dans des enceintes immenses où l'animal n'était jamais seul, l'attaque à trait de limier s'imposait, méthode qui n'était pas sans inconvénient : la lenteur excessive de l'homme à pied sous bois, suivant difficilement une voie embrouillée et déjà refroidie, laissait les veneurs impatients. En outre, le limier s'habituant à faire bondir l'animal devenait moins discret, et lorsque le matin on tombait sur une voie chaude, il était difficile de maintenir le chien silencieux, préoccupé par l'idée fixe d'aller à la voie mettre son animal debout. »

Pour en revenir à Du Fouilloux, une fois le cerf lancé, le valet de limier suivait la chasse à cheval, menant son chien derrière lui, et quand un défaut se produisait les piqueurs arrêtaient, recouplaient, brisaient et attendaient le valet de limier, qui, mettant pied à terre essayait de reprendre la voie avec son chien; quand il réussissait, on remettait les chiens de meute à la voie...!

Au commencement du règne de Louis XV on attaquait encore à trait de limier, on faisait fouler par un ou plusieurs valets de limier, les veneurs à cheval entraient avec eux dans l'enceinte mais les hommes retournaient à la maison avec leurs chiens dès que le cerf était attaqué. Quelques années après (vers 1756 d'après le Commandant de Marolles) on changea de méthode : « On ne croit pas, écrit d'Yauville, qu'il soit possible que dans les chaleurs le limier aille rechercher à 3 heures après midi un cerf qui est souvent rembuché avant le jour... il faut fouler, mais le chien excédé du travail du matin, au lieu d'aller devant, reste derrière... cependant cette manière peut réussir en automne et en hiver. Il faut d'ailleurs observer qu'un limier qui foule sur le haut du jour s'accoutume à revouloir les vieilles voies ou des voies réchauffées par le soleil, c'est gâter et crever son limier. » On se décida à fouler avec quelques chiens d'attaque et quand le cerf était lancé et avait passé

une route, on découplait les chiens de meute dans la voie, en *laissant les chiens d'attaque prendre un peu d'avance*, ces vieux chiens dressaient et maintenaient la voie que les autres avaient ainsi le temps de goûter. Les valets de chiens avaient ordre d'attendre les vieux dans la voie et de les reprendre le plus tôt possible pour qu'ils ne se crèvent pas. »

D'après le journal des chasses de Louis XVI « s'il y avait plusieurs cerfs dans l'enceinte on faisait bondir les animaux successivement, arrêtant les chiens d'attaque, jusqu'à ce que l'on puisse découpler sur un dix-cors courable. »

De nos jours on arrête les chiens d'attaque dès la sortie du cerf de l'enceinte, à la première route, et on découple la meute.

Notons que M. Servant, l'un des meilleurs veneurs du siècle passé, resté fidèle aux traditions écrivait le 11 avril 1883 : « l'attaque à trait de limier est la plus noble, la plus belle et la plus sûre » jamais son vautrait n'a attaqué autrement.

V

Le découpler

Deux cas se produisent : les chiens d'attaque font sortir de l'enceinte un cerf seul ou une harde. Cerf seul ou accompagné de biches : pas de difficulté, on peut découpler de confiance, la meute aura vite fait d'éliminer les biches. Mais si la harde comprend plusieurs cerfs, les choses se compliquent : au XVIII^e siècle le mot d'ordre étant de découpler sur un animal *seul*, il fallait attendre que les chiens d'attaque séparent un cerf avant de découpler : on y réussissait généralement en y mettant le temps. Le Duc de Bourbon (sous la Restauration) agissait ainsi, écrit le Marquis de l'Aigle « mais quelquefois la harde se faisait chasser indéfiniment avant de se séparer... Mon père m'a raconté que le Duc de Bourbon, inexorable sur ce point, mettait ses valets de chiens à pied à une rude épreuve... on les voyait arpenter la forêt deux heures durant à toute allure avant de pouvoir découpler; les cerfs s'échauffaient tous également. »

Revenons au XVIII^e siècle : on se résignait cependant, contraints et forcés, à découpler sur une harde quand les animaux qui la composaient refusaient obstinément de se séparer, c'était alors une catastrophe... il se formait autant de chasses que d'animaux

et en fin de journée, il y avait toujours un ou plusieurs cerfs pris par des chiens séparés qui se passaient fort bien de relais. Desgravières avait beau écrire : « que les valets de chiens à cheval aient bien soin d'arrêter et rallier les chiens écartés de la chasse » ; cela avait peut-être lieu à l'Isle Adam dans la Vénérerie du Prince de Conti, mais jamais dans la Vénérerie Royale ni dans celle du Prince de Condé à Chantilly.

Je pense que la raison de cette négligence était la suivante : les règles traditionnelles de la Vénérerie interdisaient d'arrêter des chiens chassant honnêtement leur cerf pour les reporter sur un autre (l'animal de chasse choisi) : c'était considéré comme un encouragement à *prendre le change*... ainsi :

Le 12 mars 1755, au Vésinet, la Vénérerie Royale découple sur 5 cerfs : dix-cors jeunelement, trois 3^e tête, une seconde tête tous les 5 sont pris!...

Le 26 janvier 1782 à Halatte : la Vénérerie du Prince de Condé attaque au mont Pagnotte 6 cerfs : dix-cors et dix-cors jeunelement : au tableau : 6 cerfs pris dont un daguet.

Dans le courant du XIX^e siècle où notre Vénérerie française était à son apogée deux veneurs célèbres maintenaient cette tradition : le Comte de Chabot et Alexandre Servant.

Passons la parole au premier : « J'ai vu à Chinon les meutes réunies de MM. de Puysegur, Raguin et de Chabot découplées sur un 3^e tête accompagné dès le lancer d'un second tête et d'un daguet.

C'était une *faute capitale*, car, malgré les efforts des nombreux veneurs, il fut impossible de séparer les 3 cerfs pendant toute la durée de la chasse ; quelques instants avant la prise, nous vîmes par corps ces 3 cerfs couchés à dix pas les uns des autres : la meute arrêtée fut tenue sous le fouet, et l'un de nous fit bondir sans bruit le 3^e tête ; les deux autres cerfs restèrent sur le ventre. Un quart d'heure après, nous sonnions l'hallali... Sans cette manœuvre les trois animaux eussent couru grand risque d'être forcés en même temps. »

Je ne suis guère qualifié pour critiquer un veneur tel que le Comte de Chabot, mais que fallait-il faire ? risquer, en s'entêtant à séparer un cerf, de rentrer au chenil sans avoir découplé ?... et ma foi, je regretterais un peu ce triple hallali dont on n'a pas d'exemple s'il avait eu lieu dans une forêt vive en grands animaux... ce qui n'était sans doute pas le cas ici, d'où la critique s'expliquant seulement de cette façon (ai-je tort ?) formulée par M. de Chabot.

M. Servant, lui aussi est intransigeant ! « On ne doit découpler, écrit-il, que sur « un animal vu et connu ». « Arrêter plus ou moins brutalement des chiens qui chassent consciencieusement leur

animal pour les reporter sur un autre c'est leur apprendre à *changer de voie*, à prendre le change, c'est décréancer tout simplement sa meute. »

Les réflexions suivantes bien qu'elles ne concernent que la chasse au sanglier sont peut-être à leur place ici : M. Servant, spécialisé dans la poursuite des bêtes noires écrit ceci :

« Quand, au rapport, on a une compagnie de sangliers, il faut à *tout prix* en séparer un. Prendre tous les valets de limier avec leur chien à la botte, travailler *sans bruit* et bientôt un animal sans y penser se séparera des autres bien plus vite que si on les fait partir avec du bruit car alors ils sentent le besoin de leur propre défense et de se tenir ensemble. Etre attentif, se porter à la voie et attaquer vivement et *sans bruit*. Généralement avec le sanglier, quand on attaque sur plusieurs animaux de meute à mort on est certain de faire plusieurs chasses et c'est un hasard si on réussit. » (Observations faites à la suite de la chasse du 21 janvier 1888 en Chantilly).

Max Thélou, disciple et admirateur de Servant dont il appliquait fidèlement les théories, maître lui aussi d'un remarquable vautrait n'a cependant pas réussi à disperser une compagnie de sangliers dans les curieuses conditions suivantes :

« Le 15 octobre 1885, Thélou découple 76 chiens sur une compagnie de 25 animaux qui ne se séparent pas, tenant dix fois le ferme ; les chiens, gênés par la feuille, chassent avec crainte et ne « poussent pas... On sonne la retraite manquée à la nuit »...

D'autres veneurs et non des moindres contemporains de Chabot et de Servant allant de l'avant ont répudié carrément ces théories. Ainsi M^{me} la Duchesse d'Uzès attaque de meute à mort sans se soucier de ce qu'il y a dans l'enceinte : « S'il y a une harde deux ou plusieurs chasses se forment mais « quand les chiens auront été ralliés entre eux en deux trois fois, ils se railleront tout seuls la fois suivante. »

Donation Levesque (équipage de chevreuil) : « Les chiens, dit-il, sont susceptibles de se plier à bien des manières de faire... arrêter des chiens est difficile... à Paimpont on n'arrête jamais un chien, on appuie une chasse, on sonne à la tête, mais jamais on ne s'occupe des chiens qui font une bêtise... ils arrivent vite à s'arrêter d'eux-mêmes et à rallier la trompe avec empressement... »

Roger Laurent ne critique aucun système, accordant seulement un droit de préséance à la méthode la plus ancienne consacrée par une longue pratique.

Il trouve dangereux de découpler de meute à mort dans une enceinte *peut-être* vive en animaux.

« Les veneurs en futaie, ajoute-t-il, où on attaque sur harde

nombreuse disent que c'est le seul moyen de séparer vivement un cerf. Les chiens accoutumés à ce deviennent très ralliants et se rameutent avec une intelligence surprenante sur l'animal choisi entre plusieurs chassés... *n'y étant pas accoutumés* ils le font *beaucoup moins bien*. C'est une question de dressage. Les chiens se plient à la volonté de ceux qui les dirigent; ils chassent comme on les habitue. »

Aujourd'hui les deux systèmes restent en présence et donnent égale satisfaction, semble-t-il, à ceux qui les emploient... Bref, si la théorie est formelle et indiscutable, pratiquement il faut admettre que l'on peut avec un peu d'adresse et de volonté en faisant confiance à l'intelligence de chiens que l'on a bien en main, obtenir d'eux une manière de faire en contradiction quelquefois avec les meilleurs principes.

VI

Les relais

Jadis un équipage de cerf comprenait, outre les chiens de meute, 3 relais : la vieille meute, la seconde et les 6 chiens.

Ainsi en 1772, la Vénérerie du Prince de Condé à Chantilly comprenait : meute : 19 chiens, vieille meute : 15, seconde 18, six chiens ²².

Le nombre des 6 chiens était variable. Le nom de ce relais vient de l'envoi annuel jusqu'à la Révolution à la Vénérerie du Roi par les moines d'Andain (Ardennes belges) de 6 chiens de la race de Saint-Hubert, chiens lents qu'on joignait aux vieux constituant le dernier relais.

Chaque relais était divisé en hardes de 8 chiens au plus, confiées à un valet de chiens à pied ou à cheval.

En principe, on découplait successivement vieille meute, seconde et 6 chiens, l'âge de ceux-ci et par conséquent leur vigueur décroissant du 1^{er} relais au 3^e. Quelquefois même on dédoublait chaque relais.

« Il faut avoir soin, dit Desgraviers, qu'aux deux dernières hardes il y ait toujours un ou deux chiens des meilleurs de l'équipage un peu plus vites que ceux de la harde où ils sont pour qu'ils puissent garder la tête et entraîner les autres. »

Voici comment il comprenait l'emploi de la meute et des relais :

« Attaque au bois Notre-Dame (buisson Nord-est de Sénart) : les vieux chiens pour attaquer, les chiens de meute au premier taïaut, la vieille meute découplera un quart d'heure après puis successivement on donnera :

La première harde de seconde

La deuxième harde de seconde

La troisième harde de seconde

Les 6 chiens, soit 5 relais!

En forêt de Chantilly 6 relais sont prévus :

Vieille meute à cheval (valet de chiens à cheval);

Vieille meute à pied (valet de chiens à pied);

La seconde à cheval, la seconde à pied.

Les 6 chiens à cheval, les 6 chiens à pied.

Dans le grand parc d'Apremont à Chantilly (1.000 ha dont 650 de bois clos de murs) même dispositif : Rendez-vous au Rond, au centre du parc; toutes les hardes tant à cheval qu'à pied restent au Rond et découplent chacune à leur tour!... on conçoit dans ce cas que l'on puisse « étouffer » un animal tournant en rond comme un animal en cage autour de ce carrefour d'où surgissent successivement tous les relais; ce système de relais à jet continu écrit le Marquis de l'Aigle avait l'avantage d'essouffler en vingt ou vingt-cinq minutes un animal nullement forcé. Bien souvent il y avait plusieurs cerfs hallali avec cette multitude de chiens. (!)

Telle était la théorie, mais pratiquement les choses se passaient bien différemment.

Quand le cerf prenait en pleine forêt un grand parti dès l'attaque dans une direction non prévue, impossible de donner les relais disposés à l'avance sur la refuite probable de l'animal.

« D'autres fois, écrit Desgraviers, on est obligé de donner la seconde et même les 6 chiens avant la vieille meute, le cerf passant à proximité des deux premiers relais et loin du dernier. Bref, était-il bien utile d'employer des relais? »

D'Yauville écrit ceci : « En automne et en hiver les chiens vigoureux prennent des cerfs de meute à mort (c'est-à-dire sans relais). Quand il fait chaud et sec ces mêmes chiens en prendraient peu sans relais.

En été les chiens ne vont pas le même train qu'en hiver leur première fougue passée ils se ralentissent, le cerf se forlonge, reprend haleine et va jusqu'à la nuit, c'est le cerf qui prend les chiens ».

Il faut donc des relais : « Si tous les chiens découplés tournent au change? donner un relais (!) car le temps de les arrêter ils sont peut-être rendus... si on découple au début des vieux chiens, ils se fati-

guent vite et abandonnent... donc, les mettre en relais... je pense que sans relais on ne peut prendre en été que des cerfs boiteux ou bien gras et qu'on s'expose à crever les meilleurs chiens :

Les 3 relais doivent être de même importance et dans chacun d'eux on ne doit mettre que des chiens de même pied, de change, donc pas de jeunes.

Chaque relais composé de 2 hardes de 8 chiens soit 16 chiens est mené par 2 valets de chiens, l'un à cheval, l'autre à pied. On ne doit mener un relais qu'au trot pour ménager les chiens; quand il y a loin à avancer : déharder et mener les chiens couplés. Quand la chasse se traîne, ramasser les traînants, les faire boire et les découpler : ils servent autant qu'un relais. On ne donne un relais que sur un cerf seul et quand tous les chiens chassant sont passés. Il faut autant que possible chasser « entre les 3 relais » : si on manque les deux premiers qu'on trouve du moins le 3^e. »

Louis XV prenait souvent 2 cerfs successivement; dans ce cas on attaquait généralement le second cerf avec les relais qui n'avaient pas été découplés sur le premier, ce qui arrivait fréquemment.

« Beaucoup de veneurs, écrit Desgraviers, sont dans l'usage de faire courre un second animal à leurs chiens, aussitôt qu'ils viennent d'en forcer un, on ne peut faire un bon équipage en agissant ainsi, n'étant pas possible de donner un second cerf échauffé au même degré que celui que la meute vient de prendre, et au lieu de faire des chiens qui puissent garder change, vous leur apprenez à prendre le change...

Je pense qu'il faut qualifier d'ânerie une telle théorie... et celle qui suit :

« Si vous découplez en chiens de meute des hardes basses (c'est-à-dire les deux derniers relais : seconde et 6 chiens) habituées à chasser des voies chaudes, celles-ci *ne voulant pas de voies froides* (!) perdent leur temps à échauffer leur cerf. »

Pour conclure, il faut reconnaître :

1^o Que l'on pouvait prendre facilement sans relais (sauf en été). En voici quelques exemples tirés de la Vénérerie de Chantilly :

Le 29 novembre 1760, le cerf est pris par les chiens de meute, aucun relais n'ayant pu être donné.

Le 19 octobre 1761 : *idem*

Le 12 avril 1762 : *idem* : le cerf tombe raide mort devant les chiens.

Le 6 novembre 1762 : *idem*

2^o Qu'il était possible de prendre successivement 2 cerfs avec les mêmes chiens.

3^o Qu'il était normal, après la prise du premier cerf, de décou-

pler sur un second animal l'un quelconque des relais qui n'avaient pas pris part à la première chasse, même les 6 chiens qui étaient parfaitement capables de forcer leur animal... ainsi, dans la Vénérerie du Roi :

« — 28 août 1748 : Forêt de Sénart : prise d'un cerf dix-cors puis : avec les 6 chiens on 'a pris la voye d'un cerf dix-cors, au détroit, qui a été pris auprès du carrefour du Ruth.

— 19 décembre 1749, Versailles : Prise d'une 4^e tête, puis le roi a fait attaquer un cerf à sa seconde tête à la Bourcillière, avec la seconde et les 6 chiens, pris auprès du chêne rond.

— 20 février 1748, Saint-Germain; prise d'une 4^e tête, puis, pour mettre les relais en haleine, prise d'un daguet.

— 13 septembre 1766 : Prise d'une 4^e tête, puis le Roy a fait donner une harde des 6 chiens sur un cerf dix-cors qui a été pris.

— 12 novembre 1675 : Fontainebleau : Après la prise successive de 3 cerfs : dix-cors, dix-cors boiteux, dix-cors, « en attaquant dans le bois de Cely, la vieille meute a chargé un cerf à sa seconde tête qu'elle a été prendre dans les Billebaud ».

Le 10 décembre 1765, Fontainebleau : Prise d'un dix-cors, puis on a donné les 2 bas relais sur 2 cerfs dix-cors à la Haute Pommeraie; un pris dans la rivière à Coulant, l'autre dans le chemin de Melun, près la Croix-de-Vitry.

De nos jours, l'emploi des relais est apprécié de façon bien différente. Le Couteulx de Canteleu (en 1902) est formel : Habitude détestable qui ne pouvait que dégoûter les bons chiens qui, fatigués, voyaient découpler devant (!) eux des chiens frais qui les épuisaient et qui n'ayant pas connaissance de la voie devaient fatalement faire souvent change.

Maintenant on fait avec juste raison presque toujours 2 relais : un de jeunes chiens pour donner à la prise, mené par un valet de chiens bon marcheur, l'autre de vieux chiens qui ne peuvent plus suivre le train de la meute, mais qui peuvent être utiles en fin de chasse sans crainte qu'ils dominent les autres et les dégoûtent, confié à un valet de chiens à cheval.

Voici quelques-uns des inconvénients signalés par le Couteulx :

18 novembre 1757 : Sénart : attaqué 2 cerfs dix-cors et dix-cors jeunement : après la vieille meute donnée les chiens se séparent : les 2 cerfs sont pris dans la rivière sous Chamrosé tous deux en même temps.

— 12 juillet 1749, Compiègne : attaqué un dix-cors jeunement qui a été chassé un quart d'heure et manqué en donnant la vieille meute.

Le Marquis de l'Aigle est du même avis : il n'admet qu'un relais de vieux chiens de cinq à sept ans, n'étant plus de pied, donné après une heure de chasse.

VII

Densité des animaux

Elle est si grande qu'on n'en reverra jamais plus l'équivalent. Salnove, mort en 1670, fait l'éloge avons-nous dit des chiens blancs « maintenant dans les forêts de Saint-Germain et de Rambouillet pendant quatre ou cinq heures, le cerf de meute qui se mêlait et séparait en plusieurs fois avec 5 ou 600 cents autres... »

A Chantilly, le 27 septembre 1778, 64 cerfs figurent au rapport.

— Le 23 décembre 1769, Ermenonville : Rendez-vous au Poteau de Chalis. Le Prince de Condé fait attaquer sur une harde de 22 cerfs, laquelle harde en a ramassé plusieurs dans le courant de la chasse où il pouvait y avoir au moins 200 cerfs d'où formation de plusieurs chasses et prise de 4 cerfs?

Il faut cependant reconnaître que certaines forêts il y a cinquante ans étaient encore vives en grands animaux : Le Commandant de Marolles signale certain jour de chasse de l'hiver 1905 à Villers-Cotterets une harde de 66 cerfs devant les chiens.

Le Nemrod rapporte que, le 12 février 1914, le Rallye-Vallière a attaqué en Ermenonville sur une harde de plus de 100 animaux... et cependant la Vénérerie royale de jadis a connu le buisson creux.

VIII

Les chiens blancs du Roi

Nous savons que les incomparables chiens blancs du roi dits « Chien greffiers » se sont imposés dans les meutes de cerfs depuis Louis XII qui a vu naître cette race jusqu'à Louis XIV.

Ce fût sous Louix XIII, écrit le Couteulx que ces chiens furent les meilleurs et les plus vites.

Selincourt en 1863, divise les chiens courants en plusieurs races :

1^o Chiens de race royale : pour le cerf.

2^o Chiens de race commune (?) pour chevreuil, loup sanglier.

3^o Chiens de race mêlée (?) : pour le lièvre.

Pour former une meute de chiens de cerf, on choisit les chiens blancs les plus grands qu'on puisse trouver « de ce poil ils sont plus fins de nez, gardent mieux le change et tiennent mieux la chaleur »

« On n'admettait, écrit Noirmont, dans les meutes royales, que ceux qui étaient tout blancs ou marqués de fauve. Il en naissait beaucoup qui étant marquetés de noir ou de gris sale étaient éliminés des meutes de cerf.

Les vrais chiens blancs dits « Les grands chiens blancs du Roi » ont disparu à la fin du règne de Louis XIV. Vander Meulen et Desportes les ont peints, quant à Oudry (1686-1755) il avait 14 ans quand ces chiens commencèrent à disparaître des chenils du Roi, il ne les a donc pas connus, et n'a reproduit dans ses admirables toiles représentant la Vénérerie de Louis XV que des chiens gardant le manteau blanc traditionnel, mais provenant de croisements avec des chiens anglais.

« On eut dû refaire la race des chiens blancs pour Louis XV écrit le commandant de Marolles, mais la mode des bâtards anglais l'emporta. »

Seuls, d'après Maricourt (1627 les équipages du Roi et des Princes étaient composés des fameux chiens blancs, mais Gaffet de la Briffardière en 1750 écrit que : « Roi, Princes, Seigneurs chassaient avec les chiens blancs, mais comme le pays ne peut en fournir suffisamment on en fait venir d'Angleterre ».

La rage

Sous Louis XV la rage contrarie les chasses à plusieurs reprises; elle n'avait jamais été signalée dans les meutes ce me semble avant ce règne?

1735-1756 (petite meute). — 1760 (grande meute). — 1763 (petite meute)...

En 1774 la fameuse maladie épidémique qui avait paru en 1763 fait périr 59 chiens.

Conclusion

Pour juger la Vénérerie Royale, il faut commencer par en passer les chefs au crible :

Henri IV et Louis XIII étaient à coup sûr de rudes chasseurs.

courant en gentilshommes campagnards, heureux de la difficulté vaincue et n'éprouvaient pas le besoin d'inviter le Roi d'Angleterre et le Grand Turc à venir troubler leurs plaisirs.

Sous Louis XIV tout change : on voit naître la Vénérerie « des environs de Paris » ou plutôt de Versailles, le justaucorps, l'apparat, la chasse à la va vite dans le parc de Marly pour éblouir les souverains étrangers, la foule servile qui quête des invitations sans souci d'un spectacle qui ne l'intéresse pas mais désireuse de plaire au Souverain.

Le grand Roi, beaucoup plus veneur qu'on ne le croit, importuné par tous ces indésirables, les invite à rester chez eux n'admettant à participer à ses chasses que les veneurs convaincus et à la fin de sa vie, las de voir ses cerfs escamotés par ses grands chiens blancs devenus par suite de croisements plus ou moins inconsidérés des super-lévriers, il se contente d'une meute de bons chiens normands bien gorgés et pas pressés, qui forcent honnêtement leur cerf avant la nuit, sans chercher à battre des records. Enfin alors il commence à s'amuser suivant souvent seul dans son « soufflet » à deux places, attelé de 4 chevaux qu'il conduit lui-même grand train, relayant en conséquence.

De la Rue, auteur cependant sérieux, écrit : « Louis XIV aimait à faire le bois à Compiègne et sonnait de la trompe admirablement!... » Il voulait évidemment parler de Louis XV, lui prêtant d'ailleurs des occupations qui n'étaient pas les siennes et des qualités musculaires qu'il ne possédait pas.

Louis XV a la réputation d'un veneur accompli : sonnait de la trompe (ce que contredit le Commandant de Marolles). Brillant valet de limier (parce qu'Oudry l'a représenté menant un limier à la botte) : en réalité on ne trouve à son actif dans les « états des chasses » que le laisser-courre suivant : (Le roi a 22 ans) « Fontainebleau : 3 octobre 1732, le Roy a laissé courre un cerf dix-cors jeune sur les Hautes Plaines qui a été pris au-dessus du Souille aux pourceaux ». Il connaît, dit-on, tous les chiens de sa meute, passant sans doute ses journées au chenil!... Il chassait, prétend-on, quatre ou cinq fois par semaine par besoin de monter à cheval, exercice indispensable à sa santé et qu'il pratiquait au manège quand le mauvais temps lui interdisait de galoper en forêt ce qui ne l'empêchait pas à 40 ans d'être gros et pesant, l'homme qui s'ennuyait partout aimait-il vraiment la chasse?... Oui sans doute, mais pas en « veneur » :

« Le 5 août 1754 écrit le Duc de Croy, j'allai dire au Roi que le second cerf était attaqué : il tirait des faisandeaux dans un parquet!... La chasse ayant passé auprès, il la suivit. »

En 1749, nous l'avons vu, sur 67 chasses du vautrait le Roi assiste à 8 seulement...

Il est permis d'en conclure que Louis XV ne passait pas sa vie à la chasse, et qu'il faisait son métier de roi plus sérieusement que certains scribouillards malveillants, bavards et mal informés pourraient nous le faire croire.

Quant à la qualité de sa Vénerie, il ne m'est pas permis de la discuter : nous devons nous souvenir que d'Yauville (1771-1786) y a servi ou l'a dirigée pendant cinquante-six ans, que son *Traité de Vénerie* est le modèle du genre et que les chiens de bonne origine qui composaient les meutes royales, chassant régulièrement toute l'année ne pouvaient être qu'excellents.

Louix XVI a bien chassé parce qu'il était né veneur et qu'il a hérité d'un personnel et de chiens qui connaissaient leur métier.

Ceci dit pour la chasse du cerf et du daim qui étaient forcés correctement.

Quant aux sangliers, je ne peux que répéter ce que j'ai avancé : on les forçait quand ils n'étaient ni tués ni manqués.

Enfin pour le chevreuil, sauf du temps de Louis XIII qui semble avoir marqué l'apogée de la Vénerie Royale par la correction de ses prises, la chasse à force n'a *jamais* existé depuis.

Ceci dit pour la Vénerie Royale. Celle des gentilshommes campagnards que nous devinons plus que nous ne la connaissons, semblait en général plus sérieuse.

Quant à la Vénerie des Princes elle doit se situer entre les deux extrêmes, avec les défauts de la première et les qualités de la seconde.

COMTE DES NÉTUMIÈRES

Paris le 8 mars 1955.



Nous signalons aux amateurs la parution prochaine d'un ouvrage fort documenté et plein d'intérêt du Comte des Nétumières, notre distingué collaborateur : « Vénerie et Tirés du Prince de Condé à Chantilly au XVIII^e siècle. » Illustré par le Comte de Poret, le dessinateur bien connu.

C'est la librairie George V (Paul Hazan) 36 avenue George V, à Paris, qui se charge de l'édition.